

maines prunes sur les corbeilles, mains pommées et

STÉPHANIE FERRAT
prunes, entre guillemets mentir sans la peau, sans rien

voir ni le soir, vols, écume,

le long effacement du jour au prolongement de la nuit

et tête oblique, cesse, et le vent du poisson

Côté ciel

dans les angles, vous parlez dans les parages,

enfin par deux de trop flotter

Cet ouvrage est le soixante-quatrième de la collection POIESIS
éditée en partenariat avec LA RIVIÈRE ÉCHAPPÉE
et soutenue par la Fédération Wallonie-Bruxelles
et le Centre national des lettres (Paris).

STÉPHANIE FERRAT

Côté ciel

© 2019 LA LETTRE VOLÉE / ANTE POST a.s.b.l.
www.lettrevolee.com

ISBN 978-2-87317-531-3
Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique
1^{er} trimestre 2019 – D/2019/5636/2

LA LETTRE VOLÉE

Présence de masses et mouvements. Deux lapins, une larve brune.

L'eau pourrait se multiplier, s'ajouter à la poussière.

De l'atelier et dans le trouble du blanc, je vois des bêtes se déplacer. Comme un médaillon.

Dans un premier temps, le regard. Ce qui tient en face, ne tient que là ; par la force des yeux.

C'est pourquoi tant de papiers tombent, par manque de courage dans l'épreuve.

Les puits au visage s'arrêtent dans la zone d'ignorance, s'ouvrent dans l'œil écarté. Je ne sais s'il faut se retrouver là, dans ce qui est peint, donné à voir ; se poster en avant de ce que nous sommes. On dépose comme autant de questions, comme autant de peaux muettes.

Les fleurs ne sont pétales que sur nos yeux. J'avance par petits ponts.

Probablement loin, ce qui s'amarre à la

pensée, pour construire le monde,
manuellement.

Indéfiniment loin, l'équilibre.
Ouvrir le foin fait tomber la pierre.
Détendre la montagne retarde le poème.
Tout est sans cesse à replacer dans le corps,
ou la tête à accommoder au monde.
Planter des troncs dans l'œil ne réduit pas
le sang, ni la condamnation achevée
devant la porte.
Atelier sous le ciel, objets dans la mémoire,
triés par delà la bouche.
Je travaille dans le ventre de la baleine, et
dans ce ventre semblable, j'extrais.

Les formes viennent des matières pour se
nouer aux yeux. En eux, des forêts, des
images plus infimes, des poils de roses.
La forme née de la rencontre du regard
avec la matière ; se construit dans l'air,
séparant les deux.
On nomme les formes par rapport à l'émo-
tion, par rapport au détail et non par
rapport au monde.
Le monde possède des formes qui ne sont
pas forcément le vivant, l'énigme du
vivant.

Par le geste, la forme s'annonce. Poids de
la respiration pour saisir le relief.
Tout doit s'avancer obscur, rien ne doit
terminer hésitant.
Pierre dressée, toujours à la portée du vent.
Parfois des puits se creusent à la place d'un
tronc. Sont autant d'écorces que de saisons
passées.
Lentement on assoit les heures, entasse la
peinture à laquelle nous ne voyons pas de
bras.

Œil sur la main, mâcher, à l'envers de
tout.
L'état doit être celui de l'absence. Geste
reculant le corps, tête sinieuse ; comme
rayer une phrase sur un cahier.
Ce sont les gestes qui, s'agitant, effacent la
pensée.

On cherche à mettre des titres, alors que
les mots cherchent des images.

Ce qui se fait s'est d'abord arrêté dans
l'œil.
Sauf rarement une flèche, contournant le
corps.

La musique, une voix écartant du monde,
entoure le regard, le suspend.
Corde où se balancent les yeux.

Pas de différence entre avancer dans la
nourriture, avancer dans la composition
des morceaux.

Aller dans ses erreurs même ; car là seule-
ment la force se déploie.
Si travailler ce jour consiste à m'atteler aux
ronces, alors broussailles ce sera.
L'ouverture, ce que dehors propose engage
le corps différemment.

Pour tout arrêt, le muret.
Retrouver chaque pierre, sa place, rebâtir.
Les papiers sont plus ou moins proches.
Voir seulement la distance, l'air nous
séparant.
Au-delà de la vue, la fourche, la montagne.
Je délimite des corps qui ne sont que des
gris. J'appelle à l'aide selon ma place.

Ce matin encore, tout est déjà trop tard.
Formes à terre, rien ne se lèvera.

Trop tard car les mots ont occupé la place
d'air pur.

Quand le temps s'étire, c'est que l'énergie
est coincée en amont. Ce temps là est un
puits sans fond.

L'équilibre est rare. Rare de tout, pour
tout.

Là-dessus, le ciel, son aspiration.

Trouver un sens à l'origine d'une forme.
Le geste juste, sa place dans le corps.

Ce qui pousse n'est jamais planté loin. Il
faut une saison. Il faut plusieurs fois
plaquer l'œil.

Les séries répétées pour apprendre une
langue. Pour épuiser un langage articulé
dans le noir, jusqu'à la moelle, aspiré.

Quelque chose de la sorte.

L'articulation vidée, le geste doit puiser
ailleurs.

Bêtes admises uniquement dans le lieu des
mains.

Ce qui vient sous la forme de peinture, est
tenu par deux piliers. Au-delà, le corps
n'est qu'une eau.